



Mixité

Mélange ou médiation ?

Mixité sociale, mixité scolaire, on parle même, cela fait sourire, de mariages mixtes...Voici venir le grand brassage prometteur d'unité. La coexistence ferait naître la connaissance et la connaissance apporterait l'amitié. La mixité serait ainsi la condition concrète de cette fameuse égalité abstraitement proclamée. Le contraire de la mixité est alors l'exclusion bannissante, le gynécée qui confine, le ghetto qui ferme ses portes. Le métissage et la spontanéité sont notre utopie comme il y eut des utopies de l'ordre géométrique et de l'harmonie, qui traçaient le plan de cités où chaque partie de la population avait son quartier.

Or la mixité n'a rien de spontané ni de naturel, elle suppose une politique volontariste. Spontanément garçons et filles vont de leur côté, spontanément les classes sociales se retrouvent autour des mêmes goûts. L'exclusion n'est pas d'abord bannissante, elle naît de la facilité à se retrouver entre soi. Le ghetto, avant que les portes ne se ferment sur une population dangereuse ou méprisée, est d'abord un regroupement libre qui ne prend que peu à peu une nuance d'hostilité.

Car cela est troublant : la moindre différence porte par elle-même à l'hostilité. *Ils sont de l'Hôtel de la Plage, et nous, ceux du Beau Rivage, on ne les aime pas*, analyse le Petit Nicolas en vacances. Faut-il forcer les gens à vivre ensemble ? Parce qu'elle est volontariste la mixité paraît souvent factice et inopérante. La mixité des quartiers exacerbe les querelles de voisinage, des adolescentes de collège revêtent leur jogging comme une armure pour se protéger de l'agression permanente, d'autres exhibent leur string.

Que la différence insignifiante, comme le suggère le petit Nicolas, fasse naître l'hostilité, cela justifierait de forcer les gens à vivre ensemble. Il suffira de faire jouer ensemble les enfants des deux hôtels... Mais que faire lorsque les différences mettent en jeu le désir, la violence, la domination ? Ainsi entre les sexes il n'y a pas qu'une différence à laquelle la simple coexistence montrerait l'insignifiance, il y a une relation périlleuse où le désir et la violence jouent leur rôle. Entre les classes il n'y a pas que diversité des goûts culinaires, il y a lutte. Imagine-t-on de faire vivre ensemble le loup et l'agneau pour que naisse la paix ? Attendre de la mixité la grande réconciliation c'est croire que la paix peut naître de l'occultation des luttes. Le mélange des couleurs peut effacer les contrastes, mais suffit-il d'ignorer les différences sexuelles, ethniques, sociales, pour effacer la violence ? On peut penser au contraire que la dénégation des différences, dans ces cas, attise les violences.

Là où la domination est en jeu, ce n'est pas le mélange qui permettra l'unité, mais la médiation d'un tiers qui ne tienne pas pour rien les différences, mais qui leur donne sens par la règle. Ainsi dans les écoles la mixité vécue comme un simple fait laisse libre cours aux violences. Elle requiert pour être éducative la présence active et délicate des adultes. Aucune situation de fait n'est par elle-même éducative. La famille, nous dit-on, est mixte ? Mais justement ce n'est pas une horde de jumeaux. Par les âges et par les rôles, tout y est distingué avec finesse. Quand une école n'offre qu'une mixité de bus scolaire sans surveillant, c'est la vulgarité qui se charge de broyer les différences qu'elle exacerbe. La société est une réalité complexe, cette complexité ne peut pas se résorber en une unité. On ne peut chanter en même temps la polychromie et l'uniformité. Plutôt que l'utopie du mélange et ou celle de l'ordre séparateur, il y a la médiation qui « distingue pour unir ».

Jean-Noël Dumont

Faut-il payer pour faire de la philosophie ?

Gaëlle Wienhold

Gaëlle Wienhold, agrégée de philosophie, est une ancienne élève du Collège Supérieur et y anime les « 10 questions de philosophie » avec Arthur Craplet.

On voit fleurir dans certaines villes des cabinets de philosophie. Au lieu d'aller voir un avocat, un psy, un coach, une voyante, ou un ostéopathe, on peut aller voir un philosophe. L'idée, c'est que la philosophie est directement utile parce qu'elle correspond à un besoin : la quête du sens. On reconnaît par là que les méthodes et les recettes ne suffisent pas, mais l'attitude est ambiguë : la quête de sens peut-elle être traitée comme un besoin auquel une officine répond ? Ce serait faire revenir par un côté la technique qu'on avait repoussée d'un autre. Le fait de payer apparaît comme un gage de sérieux et de professionnalisme. Si je paye, je veux en avoir pour mon argent : si ce n'est pas le cas, je pourrai me retourner contre le prestataire, j'aurai quelqu'un à qui m'en prendre. D'autre part, le fait de payer témoigne de mon investissement personnel. Toute la question est de savoir si cela suffit : si je paye, est-ce que j'en serais quitte pour autant ? Dans l'opuscule *Qu'est-ce que les Lumières*, Kant présente les choses ainsi : « Je n'ai pas besoin de penser, pourvu que je puisse payer. D'autres se chargeront bien à ma place de ce travail ennuyeux. » Plus aucun problème, que des solutions ; plus de recherches fastidieuses puisqu'on a un guide et qu'on attend des réponses disponibles.

La philosophie est-elle un service comme un autre ? L'idée est ancienne, puisqu'elle est présente chez les Sophistes, contemporains de Socrate, et qui faisaient payer leur enseignement. Quelles sont les prestations du philosophe ? Et quel est le prix à payer ?

N'as-tu pas honte Socrate ?

Vous savez que Socrate a été condamné à mort, à boire la ciguë, pour des chefs d'accusation graves : impiété, introduction de nouveaux dieux, et corruption de la jeunesse.

Dans *L'Apologie de Socrate*, défense qu'il a prononcée lors de son procès, il se fait l'écho d'une question que lui posent les Athéniens : *Mais enfin*

Socrate, de quoi t'occupes-tu ? D'où viennent les calomnies dont tu es victime ? Car après tout, si tu ne faisais rien qui sort de l'ordinaire, on n'aurait pas fait courir tant de bruit sur ton compte ; on n'aurait pas tant parlé de toi, si tu ne faisais rien qui soit différent de ce que font la plupart des gens. Dis-nous donc ce qu'il en est, pour éviter que nous ne nous forgions à la légère une opinion sur ton compte. Et plus loin : N'as-tu pas honte, Socrate, d'avoir adopté une conduite qui aujourd'hui t'expose à la mort ?

Voici la réponse de Socrate : *Mais que je sois, moi, le genre d'homme que la divinité offre à la cité en cadeau, les considérations suivantes vous permettront de vous en convaincre. Aucun motif humain ne semble devoir expliquer que je néglige toutes mes affaires personnelles et que j'en supporte les conséquences dans l'administration de ma maison depuis tant d'années déjà, et cela pour m'occuper en permanence de vous, en jouant auprès de chacun de vous en particulier le rôle d'un père ou d'un frère plus âgé, dans le but de le convaincre d'avoir souci de la vertu. Certes, si j'en retirais un profit, si je recevais une rémunération pour les conseils que je vous donne, ma conduite aurait un sens. Mais non, et vous le voyez bien vous-mêmes, mes accusateurs, qui ont eu l'effronterie d'amasser contre moi tant d'autres griefs, se sont trouvés impuissants à pousser leur effronterie au point de produire un témoin qui atteste qu'il m'est arrivé d'exiger et de solliciter une rémunération. En effet, il me suffit, j'imagine, de produire le témoin qui atteste que je dis vrai : c'est ma pauvreté.*

Le fait de ne pas se faire payer garantit à Socrate une parfaite indépendance de pensée et de parole. Contrairement aux Sophistes qui dépendent de riches clients, Socrate ne dépend de personne. D'autre part, cela traduit très clairement une conception de la philosophie, comme activité désintéressée, qui est une fin en soi, et non pas un moyen pour autre chose. Philo-sopher, c'est désirer la sagesse pour elle-même. La sagesse pour Socrate, c'est la vertu, c'est-à-dire la santé de l'âme. Là est le souci de Socrate.

Mais il y a une autre raison à cette gratuité : il n'enseigne rien, et en plus il le dit ! Dans le *Théétète*, Socrate prend une image pour expliquer en quoi consiste son enseignement, en se référant au métier de sa mère, qui était sage-femme. Socrate se définit donc comme celui qui pratique la maïeutique, c'est-à-dire l'art d'accoucher les esprits. Or on appelait comme accoucheuses des femmes qui ne pouvaient enfanter. *J'ai même impuissance que les accoucheuses. Enfanter en sagesse n'est point en mon pouvoir, et le blâme dont plusieurs m'ont fait reproche, qu'aux autres je pose des questions*

mais que je ne donne jamais mon avis personnel, est blâme véridique. La vraie cause, la voici : accoucher les autres est contrainte que le dieu m'impose, procréer est la puissance dont il m'a écarté. Je ne suis donc moi-même sage à aucun degré. Mais ceux qui viennent à mon commerce, merveilleuse est l'allure à laquelle ils progressent, à leur propre jugement comme à celui des autres. Le fait est pourtant clair qu'ils n'ont jamais rien appris de moi, et qu'eux seuls ont dans leur propre sein, conçu cette richesse qu'ils découvrent et mettent au jour.

Voici quelqu'un qui n'enseigne rien, mais qui préconise un travail sur soi long et douloureux, dont on n'est même pas sûr qu'il aboutisse à quelque chose, qui est incapable de subvenir à ses besoins, qui se retrouve accusé du pire, et qui finalement est condamné à mort ! Heureusement que ses prestations sont gratuites ! Qui paierait un tel coach ?

Soyons donc un peu sérieux, et revenons à la réalité : ne faudrait-il pas un enseignement plus efficace, et qui ait des effets positifs immédiats ? Quelle est l'autre alternative ? Elle est donnée par Calliclès, dans le *Gorgias* : *C'est la vérité que je te dis, et tu le comprendras si tu abandonnes enfin la philosophie pour aborder de plus grandes questions. La philosophie, oui bien sûr Socrate, c'est une chose charmante, à condition de s'y adonner modérément quand on est jeune, mais si on s'y attarde plus qu'il ne faut, c'est la ruine de l'homme. Car, si bien doué qu'il soit, s'il continue à faire de la philosophie en avançant en âge, il est inévitable qu'il soit ignorant de tout ce qu'il faut savoir pour devenir un homme de bien, un homme bien vu.(...) Lorsque je vois un jeune homme, un adolescent, pratiquer la philosophie, je m'en réjouis, cela me paraît convenable et dénote à mes yeux l'homme libre ; liberté qui fait au contraire défaut à celui qui la néglige : jamais il ne sera digne d'aucune belle et noble entreprise. Mais si c'est un homme d'un certain âge que je vois faire de la philosophie, un homme qui n'arrive pas à s'en débarrasser, à mon avis, Socrate, cet homme-là ne mérite plus que des coups : cet homme, aussi doué soit-il, ne pourra jamais être autre chose qu'un sous-homme, qui cherche à fuir le centre de la cité, la place des débats publics. Oui, un homme comme cela s'en trouve écarté pour le restant de sa vie, une vie qu'il passera à chuchoter dans son coin avec trois ou quatre jeunes gens, sans jamais proférer la moindre parole libre, décisive, efficace. (...) Allez, mon bon, laisse-toi convaincre par moi, achève tes discussions et tes réfutations, exerce-toi à la musique des affaires humaines, entraîne-toi aussi à avoir l'air d'un sage, et laisse à d'autres ces finasseries, délires ou paroles creuses à cause desquelles tu finiras par habiter une maison vide. Ne prends pas pour modèle ces philosophes qui font des réfutations dérisoires, mais imite les*

citoyens qui ont une vie de qualité, une excellente réputation et jouissent de tous les autres bienfaits de l'existence.

Ne pourrait-on pas s'épargner ce long travail de la pensée que conduit Socrate jusqu'à la vieillesse ? Un peu de savoir-faire ne peut-il pas gagner du temps à une jeunesse impatiente d'arriver au succès ? Après tout, chacun son métier et sa spécialité : ne peut-on payer des gens qui nous donneraient des résultats ? On pourrait même imaginer une espèce de banque de données sur internet : on taperait sa question, et aussitôt défileraient les réponses de gens qui auraient passé leur vie à penser. Or du temps de Socrate, il existe effectivement des pros qui offrent tout ce qu'il faut pour pouvoir vivre comme Calliclès le décrit : les Sophistes.

Les sophistes

Qui sont les Sophistes ? Platon et Aristote n'en donnent qu'une image très péjorative. Pour Platon, le sophiste est possesseur d'un faux savoir, ne cherche qu'à tromper et à manipuler les gens, en faisant usage du discours. Pour Aristote, le sophiste est « celui qui a de la sagesse l'apparence, non la réalité », à la différence du philosophe, qui lui aime et désire la sagesse pour elle-même.

Et pourtant, Socrate affirme que « Le sophiste et le philosophe se ressemblent comme chien et loup. » S'ils se ressemblent, c'est parce qu'ils utilisent tous les deux le logos, c'est-à-dire le raisonnement, le discours argumenté. « Sophiste » veut dire « le savant », « celui qui sait ». Ils se présentent comme des professionnels du savoir. Les plus célèbres sont Protagoras, Gorgias (qui a eu une renommée immense : une statue en or lui avait été érigée). Selon certains témoignages, Protagoras, de condition modeste, exerçait un métier manuel avant de devenir sophiste, c'est-à-dire « d'inventer de répondre aux questions contre salaire. » Les premiers ils firent de la science et de son enseignement leur métier et leur moyen de subsistance. A la différence de Socrate, qui affirme n'être jamais sorti d'Athènes, les Sophistes sont tous des étrangers, des professeurs itinérants qui viennent des quatre coins de la Grèce.

Comme l'a montré Jean-Pierre Vernant dans ses ouvrages, le logos est contemporain de l'avènement de la démocratie à Athènes. Puisque les citoyens participent désormais à la vie politique, ils vont donc être amenés à discuter, à disputer, au sens philosophique, à échanger leurs points de vue sur l'agora. Pour faire triompher son point de vue, il faut donc apprendre à utiliser les

ressources de la parole. C'est une période où les procès sont fréquents, du fait des nombreux changements de régime politique : il vaut mieux savoir plaider sa cause, ou payer un spécialiste pour cela ! Ainsi le procès de Socrate n'est pas un cas isolé : c'est pour cette raison qu'il fait remarquer dans l'*Apologie* qu'à 70 ans, c'est la première fois qu'il comparait devant un tribunal.

Par conséquent, les sophistes vont se fixer à Athènes en proposant leurs services, en se présentant comme des professeurs de rhétorique. Leur activité est tout spécialement dirigée vers la formation de la jeunesse en vue de la réussite dans la vie politique. Leur enseignement répond à un besoin. Jusqu'à présent les jeunes gens étaient formés à l'excellence par la fréquentation des adultes : les Sophistes remplacent l'excellence, la vertu, considérée comme valeur absolue, par la compétence qui peut se monnayer. Ce sont des professionnels de l'enseignement, avant tout des pédagogues. Moyennant un salaire, ils enseignent à leurs élèves les recettes qui leur permettront de persuader les auditeurs, de défendre avec autant d'habileté le pour et le contre. Platon et Aristote leur reprocheront d'être des commerçants en matière de savoir : effectivement, ils font circuler des idées. Ils enseignent non seulement la technique du discours qui persuade, mais aussi tout ce qui peut servir à atteindre la hauteur de vue qui séduit toujours un auditoire, c'est-à-dire la culture générale, et il s'agit bien là de science, de géométrie ou d'astronomie, d'histoire, de sociologie ou de théorie du droit. La rhétorique et la culture générale au service de la réussite, voilà qui devrait rappeler quelque chose à bien des étudiants préparant un concours, à bien des entrepreneurs payant de coûteuses sessions. Les Sophistes proposent des séries de cours et font leur propre publicité en donnant des conférences publiques, à l'occasion desquelles ils mettent en valeur leur savoir et leur habileté.

La conviction des Sophistes c'est qu'avec un bon enseignement, tout élève peut obtenir les compétences requises : il peut acquérir des qualités qu'il n'a pas. Parce qu'ils ont voyagé, les sophistes défendent un certain cosmopolitisme. D'un côté, tout est relatif : les idées, les lois qui ne sont que des conventions, les cultures. Mais en même temps, au-delà de ces différences, les hommes ont en commun leur humanité. Ils sont parmi les premiers à avoir remis en question la célèbre distinction entre les Grecs et les barbares : ils affirment avec force qu'avant d'être un Grec ou un barbare, un homme est un homme. Or ce que les hommes ont en commun, c'est cette compétence politique. Il faut faire circuler les idées. La politique, le vivre-ensemble, n'est pas une

spécialité, et ne doit pas être conçu comme une affaire de sages.

Mais il faut aller plus loin, et comprendre pourquoi la rhétorique est si importante. Le sophiste n'est pas qu'un professeur ; il est aussi un penseur, quelqu'un qui crée des concepts. Le sophiste est un philosophe parce que sa pratique est sous-tendue par une conception du monde et de la vérité qui, il est vrai, n'est pas du tout la même que celle de Socrate. En effet, par le biais du logos, le sophiste remet en question un certain nombre de valeurs absolues : le bien en soi, la justice, la vérité. Les positions humanistes et conventionnalistes des Sophistes, l'agnosticisme de certains comme Protagoras débouchent sur l'idée que le vivre-ensemble résulte de positions négociées. Mais les positions négociées sur la place publique sont-elles autre chose que des rapports de force ? Qui détient le pouvoir de la parole, dans une cité ouverte au débat, détient la force.

Le problème majeur, c'est en effet que si la philosophie se réduit à une compétence qui peut être enseignée, les sophistes ne pourront pas garantir l'usage qui sera fait du discours. C'est ce que dit Socrate à Gorgias : si la rhétorique est utilisée à des fins mauvaises, qui faudra-t-il blâmer ? Est-ce la faute de l'élève, comme le dit Gorgias en défendant son art, qui aura dévoyé l'usage du discours ? Ou bien le professeur a-t-il une responsabilité, étant donné qu'il a fourni à l'élève une arme dangereuse sans lui assigner de fin et qu'il a « rempli l'âme de nourriture sans s'assurer de sa qualité » ? C'est toute la différence avec la philosophie, qui enseigne un moyen au service d'une fin qui est la recherche de la vérité : le *connais-toi toi-même*. Les deux ne sont pas séparables.

Mais il existe une troisième solution : le réel lui-même serait contradictoire. C'est pour cette raison que l'ambivalence du réel se retrouve dans le logos : la parole est un *pharmakon*, c'est-à-dire qu'elle peut être poison ou remède. Si Gorgias attache tant de prix au discours, à sa valeur magique, presque incantatoire, c'est parce que le discours n'est plus enchaîné au vrai. Il n'y a pas de vérité absolue, le bien lui-même est quelque chose de « bigarré », de chatoyant et de changeant. Par conséquent, loin d'être un outil de manipulation, le discours devient l'instrument du « vivre ensemble » et c'est même le seul instrument possible. On ne peut considérer le sophiste comme un manipulateur, un « marchand d'apparences » que par rapport à une vérité en soi, qui existerait indépendamment de l'homme et que celui-ci aurait le devoir de découvrir. Mais si cette vérité n'existe pas, ou est inaccessible, seul le discours peut rassembler et pacifier les rapports entre les

hommes. Le discours, c'est en fait une illusion justifiée qui est destinée à rendre le monde habitable. Il pacifie la réalité. On abandonne la recherche de la vérité et de l'universalité pour celle du vivre ensemble et de l'humanité. Ainsi, de même que le médecin par ses remèdes remplace les symptômes de la maladie par ceux de la santé, de même que l'agriculteur par ses engrais permet aux plantes de s'épanouir, de même le sophiste saura, par son discours, remplacer un apparaître sans valeur et sans utilité par un autre meilleur. Ce que Gorgias appelle « le discours fort » n'est pas le discours tyrannique ou manipulateur : ce qui lui donne sa force, c'est le consensus. S'il rallie, c'est parce qu'il a une capacité intrinsèque d'universalisation. La seule chose qui nous soit possible, c'est de construire par la discussion un espace public. Protagoras peut donc déclarer « *Je crois pouvoir mieux que personne rendre aux autres le service d'en faire des hommes accomplis et mériter par là le salaire que je réclame.* ».

On voit donc clairement que si on paye, on peut acquérir des compétences, l'enseignement pourra être efficace, mais on aura changé de finalité en cours de route, on a renoncé à l'idée que la philosophie est amour de la sagesse.

Le prix à payer

La démarche de Socrate est tout à fait différente, puisque pour lui la vérité, le bien, existent. Dans le livre VII de *La République*, Socrate déclare « l'éducation n'est point ce que certains de ceux qui en font profession déclarent qu'elle est. Ils me semblent se prétendre capables d'introduire le savoir où il n'est pas à la façon dont on mettrait la vue dans les yeux des aveugles. » Bien au contraire, c'est de l'âme elle-même qu'il faut partir : l'éducation est un art de la conversion. Il faudrait d'abord rendre la vue aux aveugles. Plus : qu'ils veuillent retrouver la vue.

Socrate reproche aux sophistes de prétendre déverser un savoir tout fait dans l'âme, alors qu'il s'agit au contraire d'effectuer une conversion interne de l'âme : c'est tout le sens de la maïeutique. L'âme n'est pas un simple contenant : elle fait partie prenante du processus. Ce qu'enseigne Socrate, ce n'est précisément pas une technique. C'est ce que ne comprend pas Calliclès lorsqu'il dit que Socrate pourrait utiliser ses capacités, qui sont selon lui mal exploitées. Le problème est mal posé par Calliclès : il ne s'agit pas de me demander si je préfère vivre comme ceci ou cela, la philosophie apparaissant comme une sorte de technique « en option », mais si je veux

vivre tout court. Il n'y a pas de dimension d'un quelconque sacrifice pour Socrate : la vie qu'il mène est pour lui la seule vie humaine possible.

La philosophie n'est pas de l'ordre de l'avoir, mais de l'être : elle n'est pas un savoir, mais une sagesse. Socrate « moins la philosophie » n'est plus Socrate. Ainsi, le résultat auquel parviennent ceux qui le fréquentent est clairement exprimé par Alcibiade, à la fin du *Banquet*. Alcibiade, très beau jeune homme, brillant et qui veut se lancer dans la politique en ne reculant devant rien pour parvenir à ses fins, qui mène par ailleurs une vie de débauché, explique que lorsqu'il est en présence de Socrate, il est amené à rougir de lui-même. *Socrate m'a souvent mis dans un état tel qu'il me paraissait impossible de vivre comme je le fais. Il m'oblige à admettre que, en dépit de tout ce qui me manque, je continue à n'avoir pas souci de moi-même. Il est le seul être humain devant qui j'éprouve un sentiment qu'on ne s'attendrait pas à trouver en moi : éprouver de la honte devant quelqu'un.*

Le juste prix à payer, c'est un changement complet de vie, un bouleversement de l'âme.

Il faut choisir : on ne pourra pas tout avoir à la fois. Si c'est l'efficacité qu'on recherche, on peut effectivement se contenter de payer : on acquerra sans doute des méthodes et de la culture. Mais si on paye pour philosopher, et non pas simplement pour faire de la philosophie, il est évident qu'on n'en ressort pas indemne. Le prix à payer : un effort de la pensée contre ses propres habitudes, une certaine lucidité, et surtout l'obligation de transformer sa vie par rapport à ce qu'on a compris. La philosophie ne donne pas seulement un savoir mais apprend à être. Elle ne donne pas seulement des moyens, mais des fins. Quelle vie vaut-il mieux vivre ? Donc, même si on paye, on n'en est pas quitte pour autant : c'est l'inverse : s'il suffisait de payer pour être philosophe, ce serait effectivement beaucoup plus facile. On ne paye pas pour être philosophe, mais en devenant philosophe on paie le prix le plus fort : à vrai dire, c'est même hors de prix.

Bilan de la rentrée

Etudiants inscrits	114
Cours Publics	196
Adhésions simples	15
1 ^{ère} conférence à Villefranche	45

Rendez-vous

du Collège
Supérieur

Mercredi 5 décembre 2007 à 20h00

au Collège Supérieur

**« Quelques difficultés pour
comprendre l'islam »**

par Rémy BRAGUE

Tarif unique : 5€

Gratuit pour les étudiants du Collège Supérieur.

MESSE DE L'EPIPHANIE

Le Mardi 8 janvier 2008 à 18h30

Au Collège Supérieur

18h30 : messe à l'oratoire du Collège

19h15 : partage de la galette des Rois et
verre de l'amitié.

BIENVENUE A TOUS !

Nouveau au Collège Supérieur

Café-Théo
préparé et animé par les
étudiants.

Un mardi par mois, de 12h30 à 13h30
Prochaine rencontre :

mardi 11 décembre 2007.

LES JMJ à SYDNEY avec le Collège Supérieur

Quelques étudiants participeront aux
Journées Mondiales de la Jeunesse à Sidney.
Au programme :

- Rencontre avec les chrétiens d'Océanie,
particulièrement les communautés
maristes ; l'évangélisation de l'Océanie a
été entreprise par les Maristes.
- Une semaine de catéchèses dans le cadre
des JMJ avec Benoît XVI et les évêques
du monde.
- Une semaine de découverte de
l'Australie.

Ce rassemblement est un moment important
de formation et de rencontres. Nous
sommes heureux que six étudiants du
Collège Supérieur s'y joignent. Mais Sidney
est loin et le voyage est cher (2000€ par
personne). **TOUT DON POUR AIDER AU
FINANCEMENT DE CE VOYAGE SERA
LE BIENVENU.**

SOMMAIRE

- Edito : Mixité, par Jean-Noël Dumont.
- Article : *Faut-il payer pour faire de la
philosophie ?*, par Gaëlle
Wienhold.
- Rendez-vous du Collège Supérieur :
Conférence
Messe de l'épiphanie
Café-Théo
JMJ à Sydney